Un homme, deux cultures. Charles de Villers entre France et Allemagne (1765-1815). Sous la direction de NICOLAS BRUCKER et FRANZISKA MEIER. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2019, Un vol. de 332 p.

Cet ouvrage est issu d'une rencontre organisée en 2015 par les Universités de Metz et de Göttingen qui a réuni à Metz des chercheurs français et allemands, dont les dix-sept contributions paraissent en français.

Nicolas Brucker rappelle dans son introduction l'essentiel de l'homme Villers : son itinéraire d'exilé de Boulay à Göttingen, son rôle de médiateur de Kant et de Luther, ses activités de magnétiseur ainsi que de publiciste au *Spectateur du Nord*, son combat pour les villes hanséatiques et les universités allemandes, le ménage à trois avec Dorothea et Matthäus Rodde, son rôle de professeur à Göttingen et sa fin tragique. Villers demeure un médiateur injustement méconnu en comparaison de Mme de Staël, qui lui doit beaucoup. Comme elle, il se positionne contre les excès de la Révolution puis le despotisme de Napoléon. L'homme des Lumières plaide pour une société libérale dans un cadre monarchique réformé.

Les différents articles peuvent s'appuyer sur les travaux pionniers de Louis Wittmer (1908) et de Monique Bernard (*Charles de Villers et l'Allemagne. Contribution à l'étude du préromantisme européen*. Montpellier, Université Paul-Valéry, 1976, paru depuis en ligne ; voir aussi le livre récent de Mme Bernard, qui contribue au présent volume : *Charles de Villers. De Boulay à Göttingen. Itinéraire d'un médiateur franco-allemand*. Metz, Paraiges, 2016.) Tous ces travaux exploitent le fonds Villers de la bibliothèque universitaire de Hambourg.

La médiation est au centre de la plupart des contributions. Hans-Jürgen Lüsebrink présente les traductions de Villers de l'allemand vers le français ainsi que la traduction de ses œuvres vers l'allemand. Mises à part celles d'extraits de l'œuvre *Siebenkäs* de Jean Paul (reproduit dans *De l'Allemagne*) et du *Messias* de Klopstock, les traductions restent souvent à l'état de projet. Nombreuses en revanche sont les versions allemandes d'œuvres de Villers. L'ensemble en dessine une histoire de la culture.

Plusieurs contributions accentuent les différences éloignant Villers de Mme de Staël. Ainsi Marie-Claire Hooek-Demarle souligne-t-elle que de Staël est une exilée qui garde la France comme patrie et dont l'image de l'Allemagne n'est pas exempte de clichés. Villers, émigré sans retour, penche vers l'Allemagne, ce qui complique la transmission vers le public français.

Franziska Meier relativise le rôle joué par Villers pour sauver les universités du royaume de Westphalie et retrace le rôle de l'historien suisse Jean de Müller, directeur général de l'instruction publique, qui s'engage en leur faveur mais doit aussi gérer la misère financière. Or, avec le *Coup d'œil sur les universités*, Villers devient l'apôtre de la particularité allemande. F. Meier conclut : « Villers quitte le rôle du médiateur... et rejoint la cause du nationalisme allemand » (p. 65). Critique des Lumières, le texte de Villers n'est pas reçu du côté français, mais est apprécié des tenants allemands de l'idéal humboldtien. La défense du *studium generale* éloigne Villers de Müller, acquis au programme réformiste napoléonien. Freya Bauer confirme dans son analyse de leur correspondance les malentendus et frictions cachés par un culte de l'amitié.

Là où Villers échoue, Auguste Duvau réussit, comme le montre Friedemann Pestel. Duvau maîtrise parfaitement l'allemand, s'installe à la cour de Weimar, fournit des traductions des œuvres de Wieland vers le français et corrige même l'allemand du huguenot August Lafontaine. Bonapartiste, il entre au Bureau impérial des traductions et écrit les notices d'Allemands pour la Biographie universelle. Loin du « parisianisme » (p. 79) et des clichés de Mme de Staël, Duvau apprécie la province.

Fabian Schmitz présente la *Lettre à Madame la Comtesse Fanny de Beauharnais* de Villers sur la bataille de Lübeck en 1808. Villers, témoin oculaire, dénonce la brutalité des

soldats français et revendique des dédommagements dans ce traité sur l'inhumanité de la guerre.

La correspondance méconnue entre Villers et Johann Hugo Wyttenbach, bibliothécaire à Trèves, nous les montre partageant notamment l'espoir d'une symbiose entre morale kantienne et liberté française, selon Hans-Ulrich Seifert. Malgré leurs origines sociales divergentes, ils évoluent de concert vers une attitude antinapoléonienne.

Le drame qui se joue entre Villers et Mme de Staël reste partiellement énigmatique, les lettres de Dorothea Rodde ayant été détruites pour sauvegarder les apparences. Monique Bernard analyse avec beaucoup d'empathie la tentative de séduction de Mme de Staël pour faire de Villers son guide intellectuel et remplacer la « grosse Allemande ». Néanmoins, de Staël s'inspire des suggestions de Villers : la référence à Jean Paul, l'estime de l'Allemagne du Nord, le rapprochement entre jugement esthétique kantien et religion, l'admiration pour Schiller, la découverte de « la Romantique » purifiée de textes scandaleux tels que *Lucinde*.

Kurt Kloocke reconstruit le dialogue entre les Dioscures Villers et Constant sur les sciences humaines autour du rôle décisif de la religion protestante. Kloocke compte Villers parmi les membres de l'école historiographique de Göttingen, même si les écrits politiques et la philosophie de la religion de Constant sont plus méthodiques.

Dans sa contribution sur Villers et Samuel Hahnemann, Nicolas Brucker insiste sur l'idée de l'énergie vitale médiatrice entre magnétisme et homéopathie. Mises à part les consignes pratiques – régime alimentaire, mesures d'hygiène –, tous deux préconisent une étroite relation entre patient et médecin, une longue anamnèse, l'autothérapie.

Contrairement à Mme de Staël, Villers semble avoir renoncé assez tôt à la création artistique, alors qu'il avait comme elle un grand talent de lecteur et d'acteur. Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval présente les trois pièces écrites entre 1787 et 1791 avant ses activités médiatrices. Leurs sujets historiques et leur versification témoignent de sa culture théâtrale classique.

Dans sa contribution sur *L'« Érotique comparée »*, Catriona Seth décrit l'anthropologie de Villers, partant de l'homme-amphibie entre l'enfer et le ciel. Pour Villers, la façon d'aimer renvoie aux différences nationales, les Allemands pratiquant l'agapè, les Français l'éros. En opposant troubadours et Minnesänger, poètes modernes français et allemands, Villers a eu un immense écho en Allemagne. Bien que Villers plaide toujours en faveur des Allemands, Seth parle d'une greffe en France – le romantisme français fait sienne la vision de l'homo duplex.

Philippe Hoch et Éric Francalanza présentent les portes d'entrée de Villers en France. Hoch souligne le rôle de Christophe-Gabriel Collignon, l'éditeur messin de Villers, bien plus qu'un imprimeur, ainsi que de son frère qui édite à Cassel le *Moniteur westphalien*, où Villers publie également. Avec Collignon, Villers réalise son livre sur Kant, l'idée de la Bibliothèque allemande restant à l'état de projet. Avec cinq lettres de Suard adressées entre 1803 et 1806 à Villers, Francalanza met en relief l'aide du magnat de la presse, ami de Mme de Staël, qui l'introduit dans plusieurs périodiques (*Le Publiciste, Archives littéraires de l'Europe...*) d'un Paris souvent allergique à la culture allemande.

Les trois dernières contributions portent sur les théories de la Réforme et leurs répercussions dans la vie de Villers. Martin Keßler souligne l'effet à long terme de l'ouvrage sur la Réforme (1804), au succès inattendu pour une critique sévère du catholicisme, privilégiant Luther au détriment de Calvin ; Villers emprunte à Heeren et Thym et crée une continuité entre la Réforme et l'idéalisme allemand, le Nord étant un terrain propice à la liberté. Catherine Julliard analyse les analogies entre *l'Essai sur la Réformation* et la pensée de Kant ; la notion de progrès par le droit les rapproche, mais Villers est plutôt un historien, décortiquant le rôle d'hommes héroïques. Susanne Ardisson voit dans le ménage à trois de Villers avec Dorothea et Matthäus Rodde une mise en pratique de l'amour luthérien ; Dorothea vit l'intériorité allemande réunissant l'âme, le cœur et l'esprit ; elle évite le comportement audacieux de Caroline Schelling et ne divorce pas. Le noble Villers en paie le prix.

Avec ses contributions certes hétérogènes mais également informatives, cet ouvrage est une mine à plusieurs égards. Il réfute avec brio l'affirmation selon laquelle *De l'Allemagne* ne doit rien ou peu à Villers. En effet, les traces de Villers dans les passages sur Jean Paul, la vénération de Schiller, l'éloge des universités allemandes, etc., sont évidentes. Mais les contributeurs versent parfois dans l'autre extrême. Mme de Staël exploite d'autres sources, via les frères Schlegel, Constant, Knebel, Robinson et Voght.

L'ouvrage ne revient pas sur les calomnies efficaces d'Ernest Seillière (1902) et de Louis Reynaud (1922), accusant Villers de trahison intellectuelle et condamnant la néfaste influence allemande. Néanmoins, il révèle de grandes divergences dans l'appréciation de Villers. Tandis que la plupart des articles montrent de la sympathie pour le personnage, Franziska Meier porte un regard critique sur les aspects douteux de « la Romantique » et du comparatisme manichéiste de Villers. La vénération d'une identité allemande pure en contact vivant avec l'origine, opposée à la nation française dégradée, rappelle l'idée problématique de la langue originelle de Fichte. La « romantique » de Villers fait-elle encore partie des Lumières ? Les réponses données dans ce recueil sont contradictoires.

Les contributions sont souvent rédigées dans le souci de réhabiliter Villers par rapport à Mme de Staël. Or Benjamin Constant représente un troisième type de médiateur. Il a une excellente connaissance de la culture allemande dont il maîtrise la langue et s'il pratique l'érudition à l'allemande, il transmet peu. La défense de la religiosité protestante avec son mépris des cultures méridionales dites superstitieuses réunit Constant et Villers. Dans ses *Réflexions sur Wallstein*, Constant intègre l'« érotique » de Villers, mais reconnaît aussi les difficultés de faire admettre auprès des Français le code allemand de l'amour. Villers, Constant et de Staël modifient la grille d'interprétation d'A. W. Schlegel. Contrairement aux romantiques allemands, tous trois vénèrent Schiller. On voit naître l'approche française du romantisme, toujours en vigueur, intégrant Schiller et Goethe.

On regrette parfois l'absence d'analyses de texte, de traductions, d'exemples, pas même d'extraits du *Messias* tel que paru dans *Le Spectateur du Nord* et si critiqué par Klopstock. Les démonstrations par les couleurs et les formes dans ses études de Kant ont eu un retentissement en Allemagne, ainsi sur Kleist, et en France sur l'hypnotiseur Joseph Philippe François Deleuze.

En somme, ce recueil opère un juste rétablissement du rôle de Villers, suite à son omission dans *Germaine de Staël. Eine europäische Intellektuelle zwischen Aufklärung und Romantik* (Brunhilde Wehinger dir., Berlin, Walter Frey, 2019).

THOMAS KELLER